



Journée d'étude

« Comprendre et se confronter à l'interculturalité, pour faire vivre la laïcité au quotidien »

MERCREDI
09 NOVEMBRE
2016

Théâtre
Mansart
Dijon

Au sein d'une société laïque, l'existence de cultures empreintes de religiosité, génère inévitablement des conflits de valeurs, de normes et de pratiques. Ces conflits, s'ils ne sont ni identifiés, ni traités, amplifient les tensions plutôt que de les apaiser.

A la faveur d'une journée d'étude animée par des experts en la matière, nous proposons au plus grand nombre, de réfléchir, de redéfinir et de trouver un cadre et des repères à ces thèmes charnières, pour le bien-être de nos sphères collectives.

Cette journée d'étude se veut particulièrement interactive, pour en faire émerger des pistes de réflexion à traduire en pratique, dans le quotidien de chacun. Les interventions s'articuleront autour de situations concrètes et vécues.

La journée est ouverte à toute personne impliquée, d'une façon ou d'une autre, dans la vie collective ; souhaitant comprendre pour agir, souhaitant devenir acteur de la vie citoyenne, plutôt que de subir les tensions générées par une mixité de cultes ou de cultures parfois difficile à accompagner.

Ainsi, les notions de laïcité et d'interculturalité interrogent les dimensions publique, personnelle et professionnelle.

La laïcité ? Où puise-t-elle ses valeurs ? Comment est né ce concept à la fois juridique et philosophique ?

Comment de positionnements religieux, peuvent naître incompréhension et mépris entre les différentes cultures ? Comment religion et laïcité s'interpellent, se confrontent, s'affrontent aussi parfois ?

Comment prévenir et gérer les violences afin de les limiter ? Comment proposer un cadre collectif fiable pour tous ?

L'enfant a-t-il une liberté de conscience, première composante fondamentale de la laïcité ?

Comment faire vivre la laïcité à l'école ? Quelles réponses apporter aux élèves, aux familles et aux professionnels ?

Que se passe-t-il dans mon cerveau lorsque je juge ? Comment se construisent mes croyances ? Et quelles en sont les conséquences sur mes relations ?



Laïcité et chocs culturels: violences et opportunité du conflit

Jérôme Voisin
Intervenant en Thérapie Sociale TST



www.i-care-france.org

Ma contribution se fonde sur ce que je vois et travaille avec les gens, dont les professionnels de la Justice, de l'Education, du Travail social et de la Santé. Mes interventions consistent à créer et soutenir un cadre qui permet de dire, dialoguer et déterminer collectivement des renforcements de postures, de pratiques et de dispositifs correspondant aux difficultés et problèmes vécus.

► Intérêt, réussites et difficultés

► Dans un contexte de diversité et de complexité à des niveaux inédits... traversé par différentes crises (travail, famille, sens, autorité)



A propos de vivre ensemble, je constate que les temps sont durs.

Nos enfants dès le plus jeune âge s'exercent dans un climat de guerre à évacuer leurs écoles en cas d'attaque terroriste. Nos enseignants et animateurs doivent veiller avec une exigence nouvelle à la sécurité de nos enfants et doivent faire face à des violences répétées contre eux et entre enfants. Des policiers sont attaqués régulièrement par des groupes de jeunes, et certains courent le risque d'être brûlés dans leur véhicule. Des jeunes sont violentés par des policiers, et certains meurent dans nos rues ou nos commissariats. Depuis quelques années des jeunes français tuent, agressent d'autres français au nom de l'Islam. D'autres se réunissent autour d'un Islam rigoriste, vivent entre semblables et s'imposent dans des mosquées créés dans des élans plus ouverts par leurs parents. D'autres, plus nombreux, en direct ou sur les réseaux sociaux, crachent leur haine, nourrissent leurs soupçons à l'égard des institutions et des autorités (politiques, éducatives, de sécurité). Des citoyens sont discriminés du fait de leur appartenance ethnique, de leur croyance ou de leur territoire de vie. Etc.

La liste de ce qui m'alerte sur les difficultés de notre communauté nationale est longue et m'attriste.

Se rajoute à cela qu'il ne fait pas bon être seul aux prises avec notre monde (guerres, emprise du financier, catastrophes écologiques, exploitations des peuples, misère, droits des enfants bafoués, crises migratoires).

Nous pouvons bien sûr être malgré tout en **réussite**, vivre des choses personnellement ou professionnellement enthousiasmantes, mais ces éléments influencent nos vies. Nous pouvons alors être pris par des sentiments d'**impuissance**, de **perte de sens**, d'**insécurité**. Nous pouvons être traversés par des colères, des désespoirs face à ces constats, ce que nous n'arrivons pas à réussir suffisamment, à nos responsabilités, face à la montée d'idéologies extrémistes, à la ghettoïsation (riches/pauvres ; banlieues/rural ; jeunes/vieux...).

Et pour autant, **nous sommes encore nombreux à vouloir et à œuvrer pour que ça aille mieux.**

Le maître mot, me semble-t-il, est la fraternité. Pas une fraternité entre semblables classés par croyance, ethnicité, idéologie, lieu de vie... celle-ci est facile et fragmente notre société. Mais une **fraternité générale**, comme le revendique Abdennour Bidar (philosophe et haut fonctionnaire français).

En 2015, les Français considèrent que les principes qui animent la République sont d'abord :

. L'égalité entre les citoyens (52%)

. La liberté d'expression (49%)

. Puis la laïcité (36%), considérée comme un élément important de l'identité de la France par plus de 8 Français sur 10 (85%) (Source : baromètre de la société inclusive V2 © TNS les PEP – Novembre 2015)

La fraternité, garante de la réalisation juste de ces autres principes n'apparaît donc pas primordiale aux yeux des français.

« Dans ce triptyque (Liberté, Égalité, Fraternité), c'est la fraternité qui a fait le moins l'objet de recherches et de tentatives de solutions. Et pourtant c'est la fraternité qui conditionne tout le reste. **Il n'y a pas de véritable liberté, pas de véritable égalité, s'il n'y a pas de fraternité.** » (C. Rojzman, N. Rothenbuler, *Savoir aimer en des temps difficiles : les trois combats*, Editions Tredaniel, 2015, p. 25). J'ajouterais deux éléments à propos de ce besoin de fraternité en rapport avec nos deux autres principes :

- Sans la fraternité, un lien bienveillant et exigeant aux autres, une conscience que je suis engagé à vivre avec d'autres qui doivent pouvoir aussi exister, nous assistons à des **revendications et conduites « folles »**, disproportionnées de la liberté individuelle ou collective où chacun estime que c'est son droit (« au nom de la liberté »), sans engagement dans un rapport aux autres responsable. Je prendrais ici l'exemple banal et quotidien de l'écoute de sa musique dans les transports en commun ou sur la voie publique. Des jeunes et moins jeunes estiment qu'ils ont droit d'écouter leur musique, non pas de manière privée et avec la vigilance de ne pas gêner les autres, mais plutôt sans conscience qu'il y a des autres ou avec une volonté d'écraser les autres qui ne méritent pas d'être respectés. La liberté seule peut donc s'avérer dangereuse. Si dans ce même exemple, nous y ajoutons l'égalité, nous pourrions revendiquer que chacun ait le droit d'écouter sa musique comme bon lui semble, garantissant à chacun cette possibilité. Toutes les musiques se valent, toutes les conduites se valent. Nous assisterions assez rapidement à des « guerres de son », des prises de pouvoir, rendant impossible toute vie collective. Sans ce lien fraternel, il n'y a pas de consensus possible, pas plus qu'il n'est possible de conflit sans la violence. Reste donc la violence.
- Sans la fraternité, la liberté et l'égalité peuvent devenir de véritables **illusions idéologiques**, mobilisées par les uns au détriment des autres, avec inégalité et injustice éprouvées.

Alors pourquoi aborder la question de la violence ? Parce que « c'est la violence qui empêche l'amour véritable entre les êtres humains, **c'est la violence qui empêche ce sentiment de fraternité** sans lequel il n'existe pas de coopération réelle » (C. Rojzman, N ; Rothenbuler, op cit, p.21).

Nous avons besoin d'espaces pour lutter contre le délitement des liens, les tentations communautaristes et la recherche de bouc-émissaires. Nous avons à clarifier ce que nous voulons vraiment, ce que nous ne voulons pas, renforcer notre cadre démocratique et trouver collectivement les moyens renouvelés de réussir à bien vivre et travailler entre tous.

Culture et diversité

Sur le plan culturel, à la différence de sociétés plus traditionnelles où les gens se ressemblent et où chacun est à une place donnée, nous vivons dans un contexte où mon voisin, mes élèves, mon médecin, mes collègues, mon beau-frère ne me ressemblent pas forcément et peuvent même m'être très éloignés culturellement.

Nous vivons donc un niveau inédit de diversité, inédit par la proximité de cette diversité et la multiplicité des rapports entre gens très divers. **Nous réussissons à vivre dans ce contexte** et l'école qui accueille, intègre, éduque, organise quotidiennement cette vie collective est à ce titre exemplaire. Mais tout comme l'école, malgré nos réussites, nous sommes confrontés à de réelles et prégnantes difficultés.

Nous cumulons donc tous, dans des intensités variées, des expériences plus ou moins réussies, enthousiasmantes, plus ou moins subies, décevantes, violentes de la diversité.

Ces expériences et leur ressenti sont influencés également par **les différentes crises de notre époque**, « distinctes bien qu'interdépendantes » (C. Rojzman, *Sortir de la violence par le conflit*, La Découverte, 2008) : crise du travail et de la position sociale, crise du lien et de la famille, crise de l'autorité et crise du sens. Je ne développerai pas ici ces différentes crises et renvoie à ce propos à l'ouvrage « la Thérapie Sociale » (Editions Chronique Sociale, 2015). C'est l'aspect cumulatif que je souhaite valoriser ici.

Certains d'entre nous restent suffisamment préservés de ces crises. Mais nombreux sont celles et ceux qui sont traversés par ces tensions et crises. Comment vivre un lien apaisé aux autres quand je suis exclu de la vie professionnelle, quand je ne parviens pas à m'insérer, quand ma famille a explosé ... ?

Ces crises sont facteurs d'instabilité, d'insécurité et donc de crispations et d'angoisses. Elles favorisent également des visions idéologiques et manichéennes des problèmes tendant à reporter la responsabilité de notre situation sur « le seul fait d'un groupe social qui serait aussi puissant que malveillant et dont le reste du monde serait victime » (CR, NR, IR, *La Thérapie Sociale*, Chronique Sociale, 2015) : capitalistes, islamistes, immigrés, politiques, jeunes, médias, juifs, francs-maçons...

Se rajoute sur le plan mondial **un projet totalitaire** qui veut s'imposer au nom de l'Islam et écraser nos humanités. Ce totalitarisme meurtrier enflamme une partie du monde et certains de ses soldats attaquent notre population, produisant des drames tels ceux du 13 novembre 2015. Il crée aussi d'importants mouvements migratoires de gens espérant trouver ici une sécurité, une justice, une fraternité.

Pourquoi traiter de la question des violences, de leur prise en charge et de notre capacité à les transformer pour évoquer le vivre ensemble et la laïcité ?

Parce que ces violences s'imposent à nous.

Parce que les violences ne sont plus l'affaire des seuls experts, des professionnels qui s'y confrontent ou des gens qui y sont sensibles. Elles sont partout, dans des intensités et des formes variées, dans les familles et les couples, les entreprises et les services publics, les cours d'école, les prisons, Etc.

Parce que nos « vieilles » réponses ne suffisent plus. Enseigner le vivre ensemble ou la laïcité est essentiel, de même que sanctionner et arrêter les auteurs de conduites graves. Mais nous devons trouver les moyens de renforcer notre projet commun avec des gens qui doutent, n'y croient pas ou plus, y sont hostiles, se supposent porteurs d'un projet supérieur.

Bien sur, chacun à son niveau, parmi ceux qui souhaitent que ça aille mieux, fait déjà des choses qui réussissent et d'autres qui marchent moins bien pour limiter la violence, créé des bons climats de vie ou de travail, fait respecter la laïcité et la met en œuvre de façon suffisamment juste. **Nous tenons le cap et renforçons nos pratiques, nos dispositifs, prenons de nombreuses et heureuses initiatives.** Je ne peux parler ici de tout ce qui se fait, j'ai donc choisi de mettre l'accent sur quelques éléments qui me paraissent déterminants et susceptibles d'aider à **délimiter les renforcements nécessaires, pour un avenir durable.**

Expérience de la diversité
heureuse et/ou malheureuse:

- › Des motivations, enthousiasmes et confiances
- › Des blessures, déceptions, soupçons et appréhensions:
- › Répétée ou/et grave
- › Individuelle ou/et collective
- › Réelle ou/et fantasmée

› Filtres et protections (passives et actives)
www.i-care-france.org

Des expériences de la diversité

Pourquoi parler d'expériences heureuses ou malheureuses de la diversité ? **Parce que nous ne sommes pas neutres face à ces questions de vivre ensemble, de culture, d'identité, de laïcité, de violence.** Nos histoires influencent nos rapports à ces questions et aux gens qui les portent. Notre vécu, notre ressenti en rapport avec ce vécu agissent sur notre disponibilité et notre capacité à

réussir avec les autres, avec certains autres.

Les expériences heureuses peuvent créer de la motivation, de l'enthousiasme, de la confiance. Elles favorisent le développement de **compétences sociales et la créativité**. Mais elles peuvent également être analysées et ressentis « par le bas », c'est-à-dire comme une expérience hors norme, susceptible de soupçon, si elles s'inscrivent dans un climat (réel ou fantasmé) vécu comme difficile.

Les expériences malheureuses de la diversité sont celles où des violences s'exercent (mépris, agression, humiliation, rejet, culpabilisation). Elles vont produire quant à elles **des blessures, des déceptions, des soupçons et des appréhensions pour les liens à venir**. Un jeune à qui il est refusé l'accès à une discothèque, renvoyé à sa condition de « noir ou arabe ». Une enseignante chahutée régulièrement par les élèves dans sa classe, habitants du quartier d'habitat social et majoritairement de parents immigrés africains. Des professionnels qui refusent, au nom de leurs principes, de serrer la main de leurs collègues féminines. Une femme qui n'ose plus prendre les transports en commun en soirée du fait qu'elle y a été témoin d'agression.

Toutes ces expériences, positives et négatives, vont favoriser ou dégrader une disponibilité à vivre ou travailler avec d'autres. Cette disponibilité sera accentuée positivement ou négativement selon les critères suivants :

- **Répétée ou/et importante.** En effet, si l'expérience de mépris est quotidienne pour un agent d'accueil d'un service public, elle risque de créer chez lui une démotivation, voire une appréhension à revenir au travail, à voir arriver certains publics. Ce professionnel peut assez vite se présenter de façon froide et rigide afin de se protéger des possibles attaques, suscitant malgré lui ce qu'il aurait justement voulu éviter : des mépris. De même, le caractère grave, traumatique va largement agir sur la disponibilité d'une personne à se remettre dans des situations similaires, voire même sur sa confiance générale. Inversement pour les expériences positives, enthousiasmantes, qui si elles se répètent ou se réalisent dans des moments importants, où il y a des enjeux forts pour la personne, elles ancreront un sentiment de confiance et de motivation.
- **Individuelle ou/et collective.** Ces expériences de liens entre gens différents de par leur ethnicité, leur classe sociale, leur religion ou athéisme, leur territoire de vie, leur sexe,... n'auront pas le même impact si elles sont vécues de façon isolée ou si tout un collectif a partagé une même expérience. Des moments de convivialité réussie entre tous produisent de la confiance, de la sérénité et un bon climat de vie (tel l'élan populaire lors de la victoire en coupe du monde de football en 1998). Là où des événements difficiles et dramatiques telles les attaques terroristes du 13 novembre 2015 peuvent produire un traumatisme collectif, des peurs, colères et haines collectives. De plus, l'expérience induisant un filtre qui peut déformer le vécu et les situations à venir, les individus pris dans un collectif ayant vécu la même expérience difficile ont moins d'opportunité de secours, de distanciation soutenue, de réinscription dans la réalité, du fait que tous sont traversés par ce vécu.

- **Réelle ou/et fantasmée.** Puisque les expériences cumulées heureuses ou malheureuses peuvent forger des filtres qui nous font interpréter la réalité, les situations auxquelles nous sommes confrontés peuvent être vues avec suffisamment de réalisme ou fantasmée, déformées par des expériences antérieures. Les expériences peuvent également être réelles au sens qu'elles existent vraiment ou fantasmées c'est-à-dire imaginées à partir d'informations récoltées dans mon environnement sans pour autant avoir soi-même le vécu de ces expériences. J'étais frappé par exemple par le discours de jeunes enfants sur les quartiers à propos de la police vue comme raciste et violente, alors qu'eux-mêmes n'avaient pas d'expériences directes de rapports avec la police.

Ces expériences existent pour chacun et c'est leur intensité et leur cumul (des critères cités) qui vont agir malgré nous et rendre facile ou difficile nos relations à venir.

Il s'agit donc de s'entraîner à mieux voir ses expériences et particulièrement les plus difficiles, les malheureuses qui vont nous manipuler en situation et nous empêcher de réussir avec les gens.

Certains me diront qu'ils ne rencontrent jamais de difficile, même dans des moments vus comme compliqués par d'autres. Tant mieux, pour autant ils doivent faire des choses qui empêchent le compliqué de les atteindre tels que minimisation ou autoritarisme. **Ils font sans doute des choses qui marchent et qui leur permettent de bien s'en sortir**, des choses qui malgré eux ressemblent à des violences (contre soi ou les autres).

D'autres pourront me dire qu'ils ont beau regarder, ils n'ont pas vécu de difficile expliquant leur difficulté actuelle avec certaines personnes ou situations. Mon expérience, mon propre cursus sur ces questions, m'a fait voir que nos difficultés dans les liens pouvaient trouver des origines variées et prendre des formes subtiles. En effet **la première expérience de la diversité réside dans le vécu familial, complétée et ajustée par les expériences sociales, tous azimuts.** Dans ma famille, quelles étaient les normes ? Étaient-elles souples ou rigides ? Comment étaient-elles transmises et comment étaient sanctionnés d'éventuels écarts ? Quelle était la place du collectif et de l'affirmation de ma singularité ? Jusqu'où ? Comment étaient considérés le spirituel et le religieux ?

Enseigner les principes de la France républicaine, de la démocratie, le respect de la diversité, peut être très positif. La transmission plus franche de ces éléments paraît incontournable aujourd'hui. Mais **cela risque de ne plus suffire si nous considérons la place des vécus individuels et collectifs, des blessures, des violences et des visions idéologiques.**

Si nous souhaitons renforcer un projet commun, renforcer les motivations réelles des gens à réussir ensemble, nous devons nous intéresser mieux à ce qu'ils ont vécu et vivent qui pourraient les empêcher. **Mieux parler de ce qui ne va pas, de façon plus personnelle, plus émotionnelle.** Sinon les gens vont faire « les motivés, les compétents, les sauveurs » alors qu'« à l'intérieur » ils n'y croient pas forcément, et d'autres feront « les démotivés, les victimes ou les diables » alors qu'ils ont un intérêt à voir s'améliorer leur situation.

Ce n'est donc pas tant la différence, la diversité le problème. Ce sont les expériences malheureuses, difficiles de celles-ci qui posent problème. **Quand la diversité est accompagnée de violence de mépris, de rejet, d'agression, d'humiliation, qu'elle blesse et fait souffrir.**

Des tentations « régressives »

- › Déterminer une figure du mal
- › C'est réduire l'autre à quelque chose que je déteste, qui me dégoûte, que je rejette, qui me met en colère; reportant toute responsabilité de ma situation sur l'autre
- › Se regrouper en clans, replis communautaires
- › « eux contre nous », « chacun ses armes », les gens nourrissent leurs visions victimaires et simplifiées des autres, leur mépris voire leur haine, ainsi que leurs visions idéologiques de résolution de leurs problèmes
- › Une solution et un problème

www.i-care-france.org

Des tentations régressives

Parmi les conduites qui permettent de se protéger de la violence, de ce qui blesse, de ce qui nous empêche de réussir et de nous réaliser dans cette vie, j'insisterai sur deux principales telles que **la Thérapie Sociale les signifie et leur donne sens** :

- Déterminer une figure du mal
- Se replier – se regrouper en clan ou chercher refuge

Déterminer une figure du mal, « tout le monde a tendance à penser ainsi. C'est plus confortable, ça fait moins mal. On s'imagine qu'on y est pour rien et que tout est de la faute des autres » (CR, NR, IR, op cit, p.70). C'est réduire l'autre à quelque chose que je déteste, qui me dégoûte, que je rejette, qui me met en colère et qui explique ma situation, la situation du monde.

L'autre me fait du mal, il est le mal et il doit changer ou disparaître. L'un va être persuadé que les français sont racistes et islamophobes ; un autre va expliquer le malaise actuel de notre société du seul fait de l'Islam ; un homme va clamer que les femmes d'aujourd'hui sont mauvaises ; un enseignant va répéter à ses collègues que les enfants ne sont plus éduqués du fait de parents démissionnaires ; Etc.

« La victimisation ou le sentiment d'être victime est un mal social particulièrement destructeur. D'abord il sépare les individus en déterminant des « bons » et des « méchants », aggravant en même temps, la violence, les racismes et les haines réciproques. Mais aussi, il condamne toutes ces personnes à l'impuissance la plus totale » (CR, NR, IR, op cit, p.69). Ces visions manichéennes des problèmes et des responsabilités empêchent toute transformation des situations puisque les rapports se figent en termes **d'attaques et de défenses**.

Charles Rojzman insiste sur la distinction entre être réellement victime d'un autre (c'est-à-dire avoir vécu une expérience malheureuse, difficile, blessante) et adopter une position de victime, se voir victime d'un autre, d'un mal (expérience fantasmée de soi et des autres ou projection sur d'autres du difficile dans ma vie). Il s'agit donc de s'entraîner à voir ses victimisations comme telles et de considérer ses expériences réelles.

« Ce qui pose problème dans les relations humaines et crée de la violence, c'est cette position systématique de victime qui peut prendre des formes modérées et consister simplement à mettre en cause les comportements des autres mais qui peut aussi prendre des formes plus graves comme dans les théories du complot (...). **Cette victimisation peut aller jusqu'à de véritables paranoïas collectives**, comme on l'a vu si souvent au moment de faire le bilan des guerres » (CR, NR, IR, op cit, p.81).

S'ajoute à cette tentation de voir l'autre comme le mal, **un mouvement de repli, entre soi et entre semblables**.

En effet, face aux difficultés, aux expériences malheureuses et pénibles, aux appréhensions qu'elles génèrent, nous sommes tous tentés de **se replier sur du connu, du rassurant, simplifiant la réalité et nos visions de celle-ci**. C'est semble-t-il la confiance en soi réelle qui est ici abimée. Nous pouvons alors nous replier sur nous-mêmes, s'enfermer, s'empêcher de vivre, de penser (au-delà des certitudes rassurantes) et de dire. **Il y a là une forme de dépression** (telle que le nomme Charles Rojzman parlant des maladies sociales), d'image dépréciée de soi pouvant être reportée sur les autres, son travail ou son pays. **Cette posture de repli est susceptible de générer cynisme et défaitisme selon Rojzman**.

De façon complémentaire ou distincte, un autre mouvement de repli réside dans le fait de « **se rapprocher des personnes qui nous font le moins peur, se regrouper entre personnes sympathiques, en clans d'affinités**, de valeurs, de milieu, de métier, de sexe identiques » (CR, NR, IR, op cit, p.77).

Ce repli permet de réussir à vivre ou travailler dans des environnements où subsistent des oppositions, des peurs et des violences qui ne sont pas suffisamment considérées.

Mais dans le même temps « cette sorte de fusion relationnelle nous éloigne progressivement des autres, développant des préjugés souvent erronés ou pour le moins peu nuancés à leur sujet puis les renforçant jusqu'à les voir comme des menaces ou des ennemis potentiels » (CR, NR, IR, op cit, p.78). Ce recours au repli, au clan dans lequel chacun est accueilli et soutenu de façon inconditionnelle, favorise la construction de visions diabolisantes d'autres et d'une coopération impossible.

C'est « eux contre nous », « eux ou nous » sans autre perspective que d'organiser sa propagande afin de fédérer le plus grand nombre, « affûter ses armes » et vérifier les territoires sur lesquels le clan doit garder ou reprendre pouvoir. Ce sont les enseignants qui en salle des professeurs se soutiennent dans leur vision des élèves, des parents ou de l'institution et organisent « leur lutte » ; des jeunes qui se fédèrent contre les bons élèves, les mauvais profs ou contre la police ; des éducateurs face aux jeunes dans un foyer ; des zadistes contre la loi et les institutions ; des partisans front national contre les immigrés ; des musulmans dans les mosquées contre les islamophobes ; Etc .

Un problème supplémentaire réside dans le fait que **le clan suscite la montée d'autres clans aux visions et intérêts opposés**. On retrouve alors la vision diabolisée d'un autre clan, les gens se sentant « dans la contrainte » de préparer leurs armes voire d'attaquer dans une logique plus ou moins franche de guerre (réelle, ou symbolique via les médias, les réseaux sociaux...).

Les gens nourrissent alors leur vision victimaire et simplifiée des autres, excluant les nuances possibles dans le clan, leur mépris voire leur haine de ces autres, ainsi que leurs visions idéologiques de résolution des problèmes.

Le clan est un alors un moyen de cibler et de s'opposer aux figures du mal identifiées, mais aussi d'oublier sa faiblesse, sa vulnérabilité, de masquer ce qui blesse réellement ainsi que ses responsabilités.

Déterminer une figure du mal et se replier, se regrouper en clan, peuvent apparaître des **solutions efficaces pour gérer momentanément un danger réel ou dépasser un évènement douloureux**. J'ai souvenir d'une jeune femme qui m'avait raconté une agression qu'elle avait subie dans la rue et où « personne n'avait bougé ». Elle avait trouvé auprès de sa famille un accueil, une chaleur, un « cocon » inconditionnel qui avait un temps soutenu sa vision diabolisante et haineuse de tout le corps social et de la France « individualistes, indifférents à la souffrance, peureux... ». Les membres de cette famille avait eu le souci de son besoin et avaient progressivement, après coup, aidé cette jeune femme à nuancer son expérience, à retourner dans la réalité.

Ces stratégies peuvent donc être des solutions momentanées mais **elles sont un problème quand elles deviennent des automatismes et que les visions et conduites qu'elles génèrent s'ancrent**. Elles conduisent alors à des rapports aux autres et au monde de plus en plus figés sur les mêmes modes et vers de possibles affrontements.

Démocratie et laïcité : perspectives pour agir

Réussir avec tous

- ▶ **Démocratie et laïcité :**
- ▶ Bienveillance et exigence
- ▶ Un cadre qui autorise/limite et qui régule
- ▶ Désaccords et exercice du conflit (en limitant la violence)



Perspectives

- ▶ Besoin de construire des espaces dédiés pas seulement à une compréhension rationnelle, conceptuelle de la laïcité, des rapports sociaux...mais plus émotionnelle
- ▶ Former les professionnels afin qu'ils puissent aider à transcender les peurs, la négativité, les violences et créer des climats mieux confiants et coopératifs



Si nous souhaitons mieux prévenir et limiter ces mécanismes (déterminer une figure du mal et se replier), limiter les violences, et favoriser des climats de vie collective plus positif, plus apaisé avec tous, nous avons besoin de :

- **Construire des espaces dédiés** non seulement à une compréhension rationnelle, conceptuelle de la laïcité, de la démocratie, mais aussi de dialogue des vécus et expériences plus singulières, émotionnelles de ces principes qui régissent et organisent nos vies.
Il s'agit pour ceux qui sont en position d'autorité de faire non pas en clan, sans les autres (ceux qui ne pensent pas forcément comme nous ou qui nous sont opposés, par le statut, l'origine, les idées...), et de viser la soumission de ces autres mais de s'entraîner à mieux faire, **mieux en parler avec tous**. Sur le plan pédagogique, nous avons à **développer un intérêt** pour ce que les gens vivent et ressentent et à **permettre des rencontres inédites**, mieux sincères, moins idéologiques, entre gens qui sont séparés voire qui s'opposent. Sans ces dialogues plus humains, les gens peinent à distinguer le réel et le fantasmé, l'instant et le passé, la réalité et la vision idéologique. **Il n'y a alors pas de conflit possible et il ne reste que la violence et les stratégies vues précédemment.**
- **Former les professionnels et les renforcer dans leurs postures et pratiques d'intervention dans la vie de groupe ou collective.**
Il s'agit de mieux repérer et transformer avec humilité et courage **nos « tentations régressives »**, facteurs de violence et de pénibilité, en s'entraînant à identifier quelles sont **les peurs et les violences** qui nous amènent à ces conduites.
Développer une posture de vie et professionnelle mieux confiante, c'est-à-dire être mieux capable **d'exercer la bienveillance et l'exigence nécessaires** dans la mise en œuvre et la réalisation de ces principes. Il s'agit donc de s'entraîner à repérer chez soi et avec d'autres nos réussites à valoriser, mais aussi **nos vulnérabilités** et ce qui nous pousse à des **excès** de bienveillance, de laxisme (violence faite à soi) ou des excès d'exigence, d'autoritarisme (violence faite aux autres).

Jérôme Voisin, Intervenant en Thérapie Sociale TST

www.i-care-france.org

Pour aller plus loin...ensemble



www.i-care-france.org